

1818.
Décembre.

CHAPITRE XX.

Séjour aux îles des Papous; relâche à l'île Rawak; courses à Vaigiou, Boni et Manouaran.

LES vingt jours de notre mouillage aux îles des Papous furent employés à faire les diverses séries d'observations de physique, de géographie et d'histoire naturelle que la nature de l'expédition exigeoit. L'île Rawak, sur laquelle on s'établit d'abord, est petite et inhabitée; aussi y eûmes-nous, contre notre attente, très-peu d'occasions d'étudier l'espèce humaine. Les Papous de Vaigiou vinrent, il est vrai, nous visiter quelquefois; mais la rareté de relations réciproques, l'ignorance où nous étions de leur langage, l'impossibilité de se faire comprendre autrement qu'à l'aide du malais, dont ils savoient quelques mots, rendirent très-difficile la connoissance de leurs mœurs; on recueillit cependant, parmi eux, quelques faits qui ne sont pas sans importance.

Séjour
à Rawak.

Notre premier soin, le 17, fut de chercher un lieu propre à l'établissement de l'observatoire. Quelques huttes construites sur pilotis, près du rivage, et au dessus de l'eau; d'autres établies à terre même, à peu de distance, fixèrent nos regards: l'espoir de découvrir les habitans de l'île nous attira de ce côté; mais tout étoit désert, et l'état de vétusté et de désordre des habitations, attestoit que depuis long-temps leurs propriétaires les avoient abandonnées. Le seul fruit de nos recherches fut la découverte de plusieurs tombeaux; tristes indices de l'insalubrité de ces parages, dont nous devions avoir nous-mêmes tant à déplorer l'influence!

A défaut d'autre abri, nous campâmes en partie dans ces cases délabrées, en partie sous des tentes.

Le 18, avec le jour, parut une pirogue venant de l'île Boni; elle ne tarda pas à nous accoster. Le Papou Srouane, qui la commandoit, vêtu d'un pantalon rouge, d'une robe d'indienne, et portant sur la tête un mouchoir contourné en guise de turban, nous offrit quelques fruits et du poisson; mais il vouloit en échange des étoffes de coton, ne faisant que

peu de cas de notre quincaillerie. Dans l'espoir de disposer favorablement les premiers indigènes qui venoient communiquer avec nous, je fis un cadeau à Srouane, dont il fut tellement satisfait, que depuis cet instant il m'appela son ami, et fut un de nos commensaux les plus assidus.

Accompagnés de ces nouveaux hôtes, nous nous rendîmes à terre de bonne heure, pour continuer nos opérations. Nous eûmes bientôt un exemple de la supériorité du sauvage sur l'homme civilisé pour se procurer les nécessités de la vie. C'étoit l'heure du déjeuner. Pendant que nos Papous étoient allés chercher toute sorte de fruits et de poissons, qu'ils avoient en un instant allumé un énorme brasier en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, qu'ils commençoient enfin à faire cuire les produits de leur pêche, notre cuisinier, qui avoit perdu un temps considérable à déballer son attirail culinaire et à orienter convenablement ses fourneaux, se lamentoit encore d'avoir oublié son briquet quand il put se pourvoir d'un tison au foyer des Papous. Cependant Srouane me fit cadeau d'une partie de sa pêche, et voulut bien retarder son déjeuner, pour profiter de l'invitation que je lui avois faite de prendre place à ma table.

Bientôt une seconde pirogue, partie du fond de la baie de Kabaréi, sur l'île Vaigiou, vint débarquer à Rawak. Nous remarquâmes plus particulièrement alors l'étonnante densité de la chevelure des hommes qui la montoient. Plusieurs de ces Papous étoient couverts de lèpre, ce qui n'empêchoit pas ceux qui n'en étoient point affectés de leur toucher la main : je ne me montrai pas plus difficile, et n'en éprouvai rien de fâcheux.

Nos travaux géographiques commencèrent ce même jour; M. Duperry, qui en étoit chargé, s'en occupa avec son habileté accoutumée. L'appareil propre à mesurer les marées fut aussi établi.

La nuit du 18 au 19 décembre fut très-pluvieuse; le temps s'étant nettoyé le matin, on s'empressa de retourner à terre pour terminer les dispositions nécessaires à l'établissement des instrumens; malgré notre activité, cependant, les observations du pendule ne purent commencer que le 20.

On s'occupa aussi de divers travaux relatifs au ravitaillement du navire;

1818.
Décembre.
Iles des Papous.

1818.
 Décembre.
 Iles des Papous.

un fourneau, pour faire du charbon de bois, fut construit, et l'eau nécessaire à notre provision de mer embarquée, &c.

Le 22, nous reçûmes la visite d'un grand nombre d'indigènes, parmi lesquels se trouvoit notre ami Srouane. J'étois occupé à observer le pendule, lorsqu'il m'aborda : surpris peut-être que je ne quittasse pas tout pour le recevoir; plus surpris vraisemblablement de l'attention minutieuse avec laquelle je regardois osciller une petite machine dont le mouvement étoit à peine perceptible, il ne put résister à sa curiosité, et me demanda ce que je faisois. Cette question étoit fort naturelle, et plus tard elle m'a été faite encore par d'autres chefs de ces contrées : mais que pouvois-je y répondre? comment leur dire que je mesurois la terre? Ne m'eussent-ils pas pris pour un insensé?

Jusqu'au 25, les Papous avec lesquels nous avions communiqué, nous avoient paru intelligens et spirituels; mais aucun n'égaloit, sous ce double rapport, Moro, chef d'une des îles Ayou (pl. 36), qui vint à notre observatoire. Il parloit le malais avec facilité, nous adressoit mille questions, et vouloit une explication de tout ce qu'il voyoit parmi nous d'extraordinaire. Il me demanda avec instance un thermomètre : je ne sais s'il en comprit bien l'usage; mais il en parla long-temps à ses compagnons, et l'on eût dit qu'il leur en expliquoit l'utilité.

Moro étoit nu, ne portant qu'un simple *langouti* en écorce de figuier; il étoit trapu, et avoit une immense chevelure comme tous ses compatriotes. D'un caractère vif et gai, nous flattant avec beaucoup d'adresse lorsqu'il vouloit obtenir quelque chose, il me fit entendre que, pour rester à ma société, il lui falloit un costume plus décent que le sien; en conséquence, il obtint insensiblement un pantalon, puis une chemise, puis un mouchoir pour décorer sa tête, &c. Fier de son nouveau costume, il partit pour la baie de Kabaréi, sans doute afin d'y aller étaler sa *braverie*.

Le lendemain il revint à bord de bonne heure, avec deux tortues, qu'il me vendit. Dès-lors il s'établit notre commensal habituel, au point qu'il couchoit même à bord. Il étudioit et imitoit nos manières avec une facilité et une aisance qui nous surprirent; à table il se servoit du couteau et de la fourchette aussi bien que nous. Il est vrai qu'à travers cette

sociabilité improvisée il perçoit de temps à autre quelques traits de simplicité native ; mais, sur notre remarque, il étoit le premier à en rire, et de bon cœur. Une fois, il imagina de renverser en entier la poivrière dans le creux de sa main, et d'en avaler d'un seul coup tout le poivre : je crus qu'il alloit étouffer ; bien loin de là, il ne fit que se récrier sur l'excellence d'un tel régal ; *bagous, bagous* [bon, bon], répétoit-il. Il regardoit avec tant de satisfaction tout ce qui étoit sur la table, que, pour le contenter, je consentis à lui laisser prendre le verre, la bouteille, l'assiette, &c., dont il s'étoit servi. Sa joie fut au comble quand je lui eus donné un petit panier pour emballer toutes ces richesses. Il me témoigna sa reconnaissance par le don de plusieurs perles et du plus bel oiseau de paradis que j'aie rapporté de ces contrées. Il ne s'en tint pas là, et nous rendit de signalés services. Comme nous étions entourés continuellement d'une multitude de pirogues, il s'établit notre officier de police et notre courtier général. Il faisoit nos marchés avec ses compatriotes : c'étoit toujours à notre bénéfice ; il est vrai qu'il y trouvoit aussi son compte. Si, par exemple, nous consentions à donner neuf couteaux pour une certaine quantité de denrées, il me disoit que c'étoit assez de cinq, mais n'en livroit que quatre au vendeur, ce qui paroissoit le satisfaire, et gardoit le cinquième pour lui. Il s'attacha à me démontrer que cette manière d'agir ne m'étoit pas désavantageuse ; j'en convins volontiers, en riant de son industrie.

Un canot que j'avois envoyé porter une très-grande partie de mon linge à notre aiguade fut chaviré, jeté à la côte, et le linge perdu dans les brisans. Je fus prévenu de cette fâcheuse circonstance par deux des canotiers, qu'une pirogue de Papous ramena bénévolement à bord ; mais n'ayant en ce moment aucune embarcation pour envoyer des secours aux naufragés, je fis part de ma perplexité à Moro. D'autorité, il appela une des pirogues qui nous entouroient, y fit embarquer la personne que j'avois désignée pour porter des vivres à mes canotiers, et intima l'ordre de se rendre au lieu du naufrage, ce qui fut ponctuellement exécuté. Heureusement personne n'avoit péri ; et le charpentier ayant jugé le canot réparable, la chaloupe le ramena plus tard à bord.

Nous avions tous les matins autour de nous un marché assez bien approvisionné ; il nous offroit une grande variété de poissons, des tortues,

1818.
Décembre.
Iles des Papous.

1818.
Décembre.
Iles des Papous.

des langoustes, quelquefois aussi des cochons sauvages, des ananas, des citrons, &c. Les bois nous fournissoient en abondance des cocos, des bananes, des eugénias, et sur-tout d'excellens choux de cocotier. Cet agréable régime, aussi salulaire pour nous tous que pour nos malades, n'eût rien laissé à désirer, s'il avoit pu rendre à la santé un de nos plus intéressans officiers, M. Labiche, qu'une dysenterie violente affoiblissoit de plus en plus.

Course à Boni.

J'expédiai MM. Quoy et Duperrey au havre Boni (1), pour y faire des recherches de géographie et d'histoire naturelle. Ils quittèrent *l'Uranie* le 25 décembre; et après avoir prolongé les baies d'Azoukouel et d'Inambire (2), ils doublèrent le cap Guérin, et se trouvèrent à l'entrée du havre qu'ils avoient à examiner. D'abord ils abordèrent au point où d'Entrecasteaux, en 1792, avoit établi son observatoire; mais ils n'y trouvèrent qu'un misérable hangar abandonné, un petit nombre de maisons en ruine et quelques tombeaux.

« Il étoit temps, dit M. Quoy, que nos hommes, après avoir ramé une partie de la journée, prissent un peu de repos; nous mêmes donc à terre. Là chacun eut ses fonctions: pendant qu'on débarquoit divers objets et qu'on amarroit le canot pour la nuit, les uns allumoient du feu et préparoient le souper, les autres coupoient des feuilles de cocotier, pour achever de couvrir notre hangar, qui étoit à jour sur les côtés et par en haut.

» Le lendemain, on rembarqua tous nos effets; et dès que le jour parut, nous partîmes pour l'île Boni, où la veille nous avions aperçu un assez grand nombre de maisons. Arrivés vis-à-vis de l'anse où elles sont placées, nous reconnûmes qu'une ceinture de brisans nous en défendoit l'approche. Ayant fait sans succès, pour franchir cette barrière, quelques tentatives qui faillirent même nous être funestes, il fut résolu que nous nous dirigerions vers le côté Sud de l'île, où la mer plus tranquille nous promettoit un accès moins périlleux; mais là, des arbres qui couvroient les rochers en s'avancant jusque dans l'eau,

(1) Ce havre se trouve sur l'île Vaigiou. Voyez pl. 36.

(2) Baies situées aussi sur Vaigiou, entre l'île Rawak et le havre Boni. Voyez la carte n.º 5 de notre Atlas hydrographique.

bordoient la côte d'un rempart presque impénétrable; une très-petite anse nous parut être le seul point où l'on pût débarquer. Du reste, nous admirions par-tout la vigueur et l'éclat de cette végétation : tantôt des perroquets, parés des plus vives couleurs, l'animoient et l'ornoient à-la-fois; tantôt des kakatouès d'une blancheur éblouissante se dessinoient au loin sur le vert foncé du feuillage; nous en vîmes quelques-uns entièrement noirs, ce qui est assez rare dans cette espèce d'oiseaux causeurs.

» Continuant de cotoyer l'île Boni, l'embouchure d'une petite rivière, par laquelle la mer pénètre dans l'intérieur des terres, nous fit naître l'idée d'y entrer; nous le fîmes en nous glissant avec peine sous les branches des mangliers, dont les racines entravoient à chaque instant la marche du canot, et finirent par lui barrer tout-à-fait le passage; heureusement une pointe de rocher nous reçut près de là, et nous y recueillîmes quelques échantillons pour joindre à notre collection minéralogique. Peu de temps après, il parut une pirogue qui se dirigeoit vers nous; c'étoit Srouane, chef de l'île Boni, qui, nous ayant reconnus lorsque nous cherchions à franchir les brisans, venoit à notre rencontre. Prié de nous conduire au village qu'il habitoit, il ne s'y refusa pas précisément, mais il mit tant de lenteur à se décider, son air paroissoit si inquiet, que nous-mêmes ne pûmes nous défendre de quelque crainte : tantôt il naviguoit derrière le canot; tantôt il venoit à côté, jamais il ne passoit devant; une fois même il alla sur l'île pour prendre un troisième compagnon; enfin, après nous avoir fait suivre assez exactement la route par laquelle nous étions venus, il prit subitement le large, et, contournant les brisans qui nous avoient repoussés, il s'engagea entre eux par une passe étroite. Nous le suivîmes alors, mais non en toute sécurité, car il pouvoit arriver qu'ayant à franchir une barre, notre embarcation pérît dans ce trajet, qui pour la pirogue, beaucoup plus légère, auroit été sans danger; et qui sait, disions-nous tout bas, s'il ne nous conduit pas dans un piège pour profiter ensuite de nos dépouilles. Grâce à Dieu, ces soupçons étoient injustes; Srouane nous pilota avec toute la bonne foi possible : notre embarcation, après avoir dépassé les brisans sans malencontre, vogua dans une eau paisible, quoique peu profonde. Notre étonnement fut

1818.
Décembre.
Île Boni.

1818.
Décembre.
Ile Boni.

grand, en arrivant à terre, de voir que les vingt cases ou maisons dont le village de Boni se compose, venoient d'être à l'instant abandonnées, et que les naturels s'étoient réfugiés dans les bois. Il fut évident alors que le but des retards apportés par Srouane, avoit été de faire prévenir les habitans du village, et de leur donner, aux femmes sur-tout, le temps de se cacher.

» Ce raja mit en quelque sorte à notre disposition tout le village désert de Boni; il nous en montra les maisons, à l'exception cependant d'une seule que nous avons supposée être une espèce de temple. Elles sont construites sur pilotis au-dessus de l'eau et au bord de la mer. M. Duperrey intima à nos gens l'ordre de ne toucher à rien de ce que les habitans avoient laissé, ce qui fut ponctuellement exécuté. Quant à Srouane, après être demeuré quelque temps avec nous, avoir partagé notre déjeuner, et bu du vin, qui lui parut excellent, il nous quitta pour aller à la pêche.

» Dans l'impossibilité de communiquer avec les indigènes de cette île, il fut décidé que, sans attendre le retour du raja, on sortiroit par la passe qu'il nous avoit fait connoître : nous y réussîmes, non sans peine, et partîmes aussitôt pour le fond du havre, dans l'intention de visiter la rivière qui servit autrefois d'aiguade à l'amiral d'Entrecasteaux. Elle est étroite, sinieuse, et coule sur un lit de cailloux; ses bords sont couverts d'arbres d'une hauteur immense, formant un paysage et des ombrages charmans. Le soleil, alors sur son déclin, laissoit régner autour de nous une douce fraîcheur. Tout-à-coup trois oiseaux de paradis vinrent animer ce superbe tableau : l'un d'eux traversa la rivière en formant des ondulations avec sa queue magnifique; arrivé au milieu du trajet, il s'éleva perpendiculairement, sans doute pour saisir quelque proie, ce qui nous procura plus longtemps le plaisir de le considérer. Je le tirai; mais la distance étoit trop grande pour que je pusse l'atteindre; et une fois effrayés par le bruit de nos armes, ces admirables oiseaux s'éloignèrent, et ne reparurent plus.

» Nous remontâmes le courant pendant l'espace d'un mille; mais là, notre canot, tirant trop d'eau, fut arrêté par un amas considérable de galets, de schistes, de pétrosilex, &c., qui, encombrant le lit de cette rivière, la forçoient de faire un léger détour.

» Des deux côtés ses eaux débordent et donnent naissance à des marais d'une étendue immense, où croissent une foule d'arbres et de plantes. Nous vîmes sur de petits îlots des cabanes en ruine qui paroisoient désertes depuis long-temps, et quelques pirogues à l'abandon. Falloit-il attribuer cette dépopulation à l'insalubrité du lieu, ou aux ravages de la guerre ?

» Ne voyant là aucun asile convenable, nous revînmes à notre gîte de la veille : il s'y trouvoit encore du feu, chose agréable, même sous l'équateur, car les nuits y sont fraîches et excessivement humides. En parcourant les environs, je vis des fouilles semblables aux boutis des sangliers ; j'imagine qu'elles annonçoient le passage de cette espèce de cochon sauvage assez commune dans ces contrées ; peut-être encore étoient-ce des traces de babi-roussas, animaux qu'il seroit peu surprenant de trouver aussi sur Vaigiou. Je dormis mon fusil sous la tête ; précaution inutile, car je n'entendis rien de toute la nuit.

» Le lendemain, à la pointe du jour, on se remit en route pour retourner à bord, et, malgré un temps assez peu favorable, nous y arrivâmes à midi. »

Ces différentes courses, et les travaux habituels auxquels nous nous livrions à notre observatoire, nous conduisirent jusqu'au 1.^{er} janvier de l'année 1819. J'avois désiré passer ce jour en famille avec mon étamajor, quand l'arrivée d'une petite corocore de Guébé pensa faire évanouir ce projet. Les tamtams, les tambours, se faisoient entendre avant même que l'embarcation eût dépassé le cap de l'île Rawak, qui nous la masquoit : mais elle ne tarda pas à entrer dans la baie. Notre ami le kimalaha nous tendoit les bras, et fut bientôt à bord avec neuf personnes de sa famille, qu'il me présenta comme ses plus proches parens. L'un, en effet, étoit son frère, et se nommoit *Abas* ; c'étoit un vieillard d'une soixantaine d'années ; il me dit avoir vu à Guébé, dans sa jeunesse, deux bâtimens portant, ainsi que le mien, le pavillon français, lesquels y étoient venus chercher des muscadiers (1), sous le commandement de M. de Coëtivy, auquel il avoit procuré de ces arbres. C'étoit un nouveau

1818.
Décembre.
Ile Boni.

1819.
Janvier.
Ile Rawak.

(1) Sonnerat a rendu compte de cette expédition, qui eut lieu en 1772, sous le titre de *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, où il paroît certain, d'ailleurs, que l'expédition n'a jamais

1819.
Janvier.
Séjour
à Rawak.

motif pour que je l'accueillisse avec plaisir; aussi fis-je de mon mieux pour lui montrer, ainsi qu'à tous les autres Guébéens, combien j'étois charmé de leur visite. La trouvant cependant un peu intempestive, je fis entendre au kapitan Guébé, qu'ayant à bord des occupations qui exigeoient tout mon temps, je serois privé ce jour-là du plaisir de sa société, mais que je comptois sur lui et sa famille pour dîner avec moi le jour suivant. Il ne parut point du tout choqué de mon compliment, et partit gaiement, avec sa petite troupe, pour le village de Kabaréi, où il me dit qu'il passeroit la nuit.

Le lendemain il ne manqua pas au rendez-vous; et comme son intention étoit de rester la journée toute entière avec moi, il me gratifia de sa présence dès 9 heures du matin. Pour que la joie, sans doute, fût complète, il avoit grossi son cortège d'Aas, chef de l'île Rawak (1), ce qui faisoit, lui compris, dix personnes. Indépendamment d'Aas, d'Abdalaga Fourou, et de son frère Abas, on comptoit encore Kamounë et Hannane, deux fils du kapitan Guébé, âgés de 28 à 30 ans, sachant comme leur père lire et écrire le malais et l'arabe; Adjélinë, son petit-fils, jeune homme d'une fort jolie figure, paroissant avoir 16 ou 17 ans; Atib Mnankabou, Kédadou et Yassinë, tous trois fils d'Abas; enfin Bangaï, fils d'Atib Mnankabou, enfant de 7 ans environ. Il me fallut faire tête à tout ce monde; et certes la corvée, vu le genre et la multiplicité de mes occupations, n'étoit pas fort facile.

La visite du kapitan Raouk avoit un but intéressé que je ne tardai pas à connoître; il espéroit obtenir de moi un dédommagement pour les cocotiers que j'avois fait couper à Rawak, dans le voisinage de l'observatoire, et demandoit de plus que je lui payasse un droit d'ancrage. Je refusai ce dernier point: ce droit, lui dis-je, n'étant imposé qu'aux navires du commerce, et jamais aux bâtimens de guerre; quant à l'autre partie de sa demande, je voulus bien entrer en accommodement, et je lui fis, en conséquence, un cadeau qui parut le satisfaire. Ne voulant

touché; mais elle mouilla à Guébé, que Sonnerat, par des raisons de politique sans doute, affecte de ne pas nommer.

(1) L'île Rawak se nommant ici *Raouk*, Aas se faisoit appeler en conséquence *kapitan Raouk*. (Voyez son portrait, fort ressemblant, sur la pl. 39.)

probablement pas être en reste avec moi, il m'offrit à son tour quelques oiseaux de paradis, dont aucun cependant n'étoit remarquable par sa belle conservation.

1818.
Janvier.
Séjour
à Rawak.

Entre plusieurs documens que mes Guébéens me donnèrent, et que j'ai réunis pour la plupart à ceux que j'avois précédemment obtenus, je ne sais si je dois compter encore la traduction d'un madrigal de Bernis (1), qu'Abdalaga s'amusa à me dicter dans son idiome, d'après une version malaise que je lui présentai : la voici, avec l'explication interlinéaire en français, qui en fera suffisamment connoître le sens.

Biosso aouaï kali,

Amour enfant petit,

Tatapi aouaï anim fouïni;

Mais enfant de moi maître;

Iäè bè fouïni oto kolano été aïni;

Lui être maître du roi comme (de l') esclave;

Fitchéo été aouya bè,

Beau comme vous être,

Ini fikir, été anim fikir,

Avoir pensées, comme miennes pensées,

Tatapi iäè brankali brani foloï (2).

Mais lui peut-être hardi davantage.

Enfin l'heure du dîner arriva. Je comptois principalement sur une belle tortue que les Papous m'avoient apportée la veille, et on l'avoit, en conséquence, accommodée à toutes sauces. Mais, ô désappointement ! à peine nos Guébéens l'ont-ils aperçue, qu'ils se lèvent spontanément de table, et s'enfuient tous sur le pont en poussant des cris d'horreur et d'effroi. Je m'empresse auprès d'eux; je m'informe en quoi j'ai pu, ou leur déplaire, ou les offenser; et j'apprends enfin, ce à quoi j'aurois bien dû penser moi-même, que tout bon musulman doit s'abstenir de la chair de tortue, non moins que du porc et de l'arack. Force fut donc de faire enlever les mets impurs de la table, et même de la salle à manger, pour que ces scrupuleux convives pussent se résoudre à y rentrer. Ignorant ou

(1) Ces vers furent adressés à une dame qui avoit demandé à Bernis, *Qu'est-ce que l'amour?*

(2) Tous ces mots sont figurés ainsi qu'ils se prononcent.

1819.
Janvier.
Séjour
à Rawak.

feignant d'ignorer que le vin et les liqueurs fussent compris dans les prohibitions du Coran, ils ne firent aucune difficulté d'en boire, et même d'en boire au point de me donner des craintes pour le dérangement de leurs têtes. Cependant leur boisson de prédilection étoit le café, et je leur en versai en abondance. Ils me firent aussi une énorme consommation de confitures.

Peu jaloux de conserver tous ces étrangers à bord pendant la nuit, je leur cédaï une tente qui restoit disponible à terre, et dans laquelle il fut décidé qu'ils coucheroient; quelques-uns cependant préférèrent accompagner le kapitan Raouk à Kabaréi.

Il me fallut encore tenir table ouverte le lendemain; et quoique nos opérations fussent finies à l'observatoire, je commençois à être fatigué de l'importunité indiscrete de mes hôtes. Après déjeuner, ils se mirent à brocanter à bord en gens qui n'étoient pas novices: leur rapacité, leur vilénie, nous révoltèrent enfin; aussi n'étions-nous pas fâchés de les voir regagner promptement la baie de Kabaréi. Abdalaga avoit déjà vu rapporter à bord une partie de nos instrumens, et je lui annonçai que tout mon temps alloit être occupé par les préparatifs pour appareiller: il comprit dès-lors qu'il devoit m'accorder un peu de répit. Toutefois, ne regardant pas notre séparation comme définitive, il manifesta l'intention de me faire une dernière visite quand nous serions sous voiles.

Le 5 nous appareillâmes de bonne heure, mais le calme nous força de nouveau à laisser tomber l'ancre; circonstance dont le kapitan Guébé et son frère profitèrent pour remplir leur promesse. On se fit mutuellement des cadeaux d'adieu, et nous nous séparâmes bons amis.

Un fait qui nous frappa, c'est que tous les Papous dont nous étions entourés depuis l'instant de notre arrivée, et qui fournissoient si exactement nos marchés, disparurent aussitôt que les gens de Guébé se montrèrent. On put remarquer même que ces derniers leur inspiroient une grande terreur, d'où il étoit naturel de conclure qu'Abdalaga et les siens traïoient en despotes les paisibles habitans de ces contrées, et ne récompensèrent sûrement pas aussi généreusement que nous les services qui leur étoient rendus. Nous reviendrons sur cet objet dans le chapitre suivant.

La journée se passa toute entière à attendre la brise; enfin elle se décida sur les 9 heures du soir, et nous gagnâmes le large.